

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

**De Marx
et
du marxisme**

par

KOSTAS PAPAIOANNOU

*Préface
de Raymond Aron*

nrf
Éditions Gallimard

PRÉFACE

Pendant une vingtaine d'années, notre ami Kostas Papaioannou, Kostas pour ses amis, consacra une grande partie de son temps à l'étude de Marx, des marxistes, des marxistes-léninistes. Il dispersa les résultats de ces études en de nombreux articles, tous nourris d'informations et d'idées, tous druckreif comme disent les Allemands, prêts pour l'impression d'un livre que nous attendions et qu'il ne trouva jamais le loisir d'achever.

Peut-être, au fond de lui-même, n'a-t-il jamais pris le ferme propos de mener à bien la rédaction de l'opus maximum qui aurait témoigné de la conjonction de qualités rarement réunies. Il accumulait les dates et les faits à la manière d'un archiviste, il interprétait les textes comme un historien des idées, il discutait les thèses et les théories dans le style d'un philosophe. A-t-il été embarrassé, inhibé par l'énormité de sa documentation? Je ne le pense pas. Il écrivait facilement. Sa préface à un livre sur la sculpture grecque témoigne d'un talent vrai d'écriture et de synthèse. Son livre sur L'Idéologie froide est emporté par la passion — froide aussi — d'un homme que Marx fascina (pourquoi, autrement, lui aurait-il voué tant de jours et de nuits?) et que les marxistes-léninistes horrifièrent.

Peut-être Kostas sacrifia-t-il trop à l'agora, prodiguant à ses amis les trésors de sa culture, attentif et sensible aux êtres et aux événements. Bien plus encore qu'un historien, il fut un citoyen du monde et un interlocuteur idéal — l'interlocuteur qui répond toujours aux inquiétudes et aux questions mais qui sait écouter

si l'autre ne demande rien de plus qu'une oreille sympathique. Faut-il ajouter une absence totale d'ambition sociale et littéraire, une capacité singulière d'ignorer les contraintes bureaucratiques, une soif de savoir que la recherche, bien loin de l'étancher, ravivait sans cesse. Tel qu'il était, il devait continuer indéfiniment son exploration alors qu'il aurait dû s'interdire à lui-même toute échappée, concentrer ses forces sur l'œuvre à édifier.

Il ne l'a pas fait mais, au cours des derniers mois de sa vie, il préparait le recueil de ses principaux articles, en particulier ceux qu'il avait publiés dans Le Contrat social et qui constitue un livre, un beau livre. Kostas aurait pu écrire un autre livre, celui auquel il a songé, mais il devait laisser ces articles dans leur forme initiale, en raison de leur contenu, de la méthode suivie, de la combinaison d'analyses et de controverses. Il avait commencé de relire ces articles, il avait ici ou là coupé des passages, mais, pour l'essentiel, il les gardait tels quels parce qu'il y retrouvait l'expression de sa pensée. Le livre dont il rêvait, je ne doute pas qu'il eût été autre que celui-ci. Mais celui que les amis de Kostas m'ont demandé de présenter demeure tel qu'il fut, jalons d'un itinéraire, éclairé ici et là par l'ardeur du polémiste.

Nous devons régler d'abord et avant tout le problème de l'ordre. Nous avons écarté la solution la plus simple, celle de la chronologie. L'ordre dans lequel ces études ont paru présente-t-il une signification? Dévoile-t-il une évolution de la pensée, un déplacement de l'intérêt? À toutes ces interrogations, la réponse nous sembla négative. Dès lors, l'autre solution, l'ordre systématique, s'imposa et nous n'avons eu aucune peine à l'établir ou à le reconstituer.

Marx commença sa carrière en tant que philosophe bien que, selon lui-même, il eût fait surtout des études juridiques (selon la préface à la Contribution à la Critique de l'économie politique). Les textes de jeunesse qui ne furent connus en totalité qu'un demi-siècle après sa mort firent l'objet en France, depuis la fin de la guerre, d'inépuisables gloses. Dans les articles, placés en tête, « La fondation du marxisme » et « Le mythe de la dialectique », Kostas prend position sur des problèmes encore actuels de la marxologie. Dans Le Contrat social, la deuxième partie de « La fondation du marxisme » s'intitulait « Matière et histoire ». Kostas a repris

et élargi cette deuxième partie dans trois articles parus dans Preuves. Ce sont ces articles que nous avons retenus.

Un deuxième groupe d'articles porte sur les classes et la lutte des classes. Certains d'entre eux, les plus anciens, ont été ébauchés ou écrits alors qu'il vivait encore à Athènes. Ce thème, à ses yeux, constituait le centre de la sociologie de Marx. Celui-ci avait conçu sa théorie à la lumière des sociétés de son temps, il en étendit les idées directrices à l'ensemble de l'histoire. La distinction des cinq modes de production, antique, féodal, capitaliste, asiatique, à l'horizon socialiste, reste actuelle dans la littérature marxologique.

De la théorie de la classe, l'histoire et la logique nous conduisent aux relations entre « Classe et parti », à la formation du « parti totalitaire », au despotisme, vu par Marx et par les hommes d'aujourd'hui¹.

Le parti communiste d'U.R.S.S. est l'exemple accompli du parti totalitaire, il fut amené par les circonstances et par son idéologie à se charger de l'accumulation du capital, accompli en Occident par le capitalisme. Les trois articles de cette partie traitent du marxisme-léninisme au pouvoir. Le lecteur devine, à l'arrière-plan, les textes dans lesquels Marx décrit et analyse le processus d'accumulation primitive du capital en Angleterre. La prolétarisation des paysans répond au sort des paysans anglais chassés par l'enclosure.

Les articles sur la politique étrangère apportent une sorte de conclusion. Ils tournent autour de deux thèmes, la russophobie de Marx, l'expansion planétaire du capitalisme. Le premier de ces thèmes illustre l'ironie de l'histoire. Le pays dont Marx détestait le despotisme et redoutait l'expansion, devenu Union soviétique, va bien au-delà du despotisme et de l'expansion tsaristes, le tout au nom de Marx lui-même. La vocation universelle de la société industrielle, la technicisation de notre planète, à l'époque simples visions d'une imagination juvénile, se sont accomplies.

Il serait inutile et même inconvenant de résumer ici les études de notre ami. Il écrivait dans une langue claire, compréhensible, il ne s'est jamais laissé prendre aux plaisirs et aux jeux de

1. Dans une courte note sur l'envers d'un article, Kostas semblait intégrer l'article « Classe et parti » à la partie consacrée aux classes.

l'intelligentsia parisienne. Il n'a pas créé des mots nouveaux pour désigner des phantasmes, il a usé du vocabulaire des philosophes lorsqu'il commentait Hegel, du langage de tous quand il racontait les étapes successives de la collectivisation agraire.

Je voudrais simplement à propos de chacune de ces parties faire quelques remarques marginales pour dégager les idées originales qui risquent d'être mal saisies en raison même de la fluidité de l'exposé.

Kostas admirait en Marx le sociologue et non le philosophe, ou plutôt il n'a jamais reconnu en Marx un philosophe. Il le disculpe de toute responsabilité dans le matérialisme dialectique, il ne lui prête aucune attention aux problèmes de la logique et de l'ontologie. Il se gausse du Père Calvez qui écrit : « Le problème de la méthode est le problème central de la pensée marxiste. Marx a d'ailleurs eu une conscience très vive de son importance, ce qui souligne encore le caractère philosophique et total de son œuvre. Elle ne porte pas sur une technique particulière, mais sur le logos intérieur à l'être et à la science, sur la totalité saisie comme sens, sur la méthode. » Kostas commente : « ... où Marx aurait-il parlé de ce logos intérieur à l'être et de la " totalité saisie comme sens " ? Légitime s'il s'agit de la philosophie néo-kantienne ou de la phénoménologie husserlienne, ces termes sont si étrangers à la pensée et à la terminologie de Marx qu'on éprouve une certaine gêne à lire le texte ou plutôt le brouillon cité par le Père Calvez comme un témoignage du " besoin " qu'aurait éprouvé Marx de " prendre position par rapport à Hegel sur les problèmes de méthode et sur le problème du sens en général ". »

De la même manière, à plusieurs reprises, il égratigne Merleau-Ponty qui, lui aussi, traduit la pensée de Marx en un langage étranger à l'auteur du Capital. Dans un passage d'Éloge de la philosophie, on lit : « L'histoire n'est plus seulement l'ordre du fait ou du réel auquel la philosophie viendrait conférer, avec le rationaliste, le droit à l'existence, elle est le milieu où se forme tout sens et en particulier le sens conceptuel et philosophique dans ce qu'il a de légitime. Ce que Marx appelle praxis, c'est le sens qui se dessine spontanément dans l'entrecroisement des actions par lesquelles l'homme organise ses rapports avec la nature et les

autres. » Kostas commente : « On se demande pourquoi Marx appelait praxis et non pas noème ou plus dialectiquement dianoème cette activité matérielle et sensible qu'il tenait pour le fondement du monde sensible. On voudrait savoir s'il a parlé de la genèse "spontanée" du sens "sens conceptuel ou philosophique" et s'il s'est jamais soucié de connaître ce que le sens a de légitime. »

Kostas, à coup sûr, joue les paysans du Danube et son ironie est, en profondeur, sérieuse. L'honnêteté enjoint d'interpréter un penseur à l'intérieur des problèmes qu'il s'est posés, à l'aide des concepts qu'il a utilisés. Kostas reproche donc à Merleau-Ponty de fausser, en usant de son vocabulaire propre, le marxisme de Marx.

Dans un passage essentiel de l'article « Le mythe de la dialectique », Kostas s'oppose, textes à l'appui, à la thèse courante à Paris sur les rapports entre les écrits de jeunesse et *Le Capital*. Selon cette thèse que défend Merleau-Ponty dans *Les Aventures de la dialectique*, la dialectique inscrite dans les textes antérieurs à 1848 aurait été progressivement durcie, cristallisée, matérialisée; les facteurs objectifs l'emporteraient sur la praxis; ce que Marx cherche désormais chez Hegel, « c'est le rationalisme, pour le faire jouer au bénéfice de la nature, des "rapports de production" considérés comme un ordre en soi, une puissance extérieure et toute positive ». Comment, réplique Kostas, pourrait-on attribuer à Marx la mystification qu'il ne se lassa pas de dénoncer? « Le "fétichisme" que l'auteur du *Capital* reproche à l'"économie politique bourgeoise" consiste précisément à considérer comme des choses, comme une puissance extérieure aux hommes et toute positive ce qui en fait n'est qu'un produit de l'activité humaine, des rapports presque personnels d'homme à homme. » Certes, l'activité humaine est engluée, durcie, déshumanisée dans les rapports de production, conception majeure de l'interprétation de l'histoire et présente dès l'Idéologie allemande. Les rapports de production sont chosifiés, ils ne sont pas choses, ils comportent précisément l'authentique dialectique marxiste; celle du travail et de l'objet, la critique de l'illusion d'un monde d'objets ou de marchandises qui existerait par lui-même alors qu'il est l'œuvre aliénée de l'activité humaine.

Pour Kostas, le véritable Marx, celui qui méritait le respect,

l'admiration, c'est le sociologue-économiste, l'auteur du Capital. Il ne jugeait pas que Marx eût élaboré une Weltanschauung. La philosophie qui se dégage des écrits de jeunesse se ramenait, à ses yeux, à une transfiguration de l'industrie copula universi. De cette métaphysique de l'industrie, il reste des traces dans les œuvres de la maturité.

Kostas ne fait qu'une exception, au bénéfice de la Critique de l'État hégélien (d'ordinaire baptisée Critique de la philosophie du droit). Le commentaire, paragraphe par paragraphe, « peut être considéré comme exemplaire ». « C'est dans ce texte que Marx donne, pour la première fois, la mesure de sa dialectique révolutionnaire; une ligne droite va de la "vraie démocratie" annoncée dans notre manuscrit au dépérissement de l'État proclamé par le "socialisme scientifique" (ou prétendu tel) des écrits de maturité. Enfin l'objet du dialogue Marx-Hegel ("vraie démocratie" ou État bureaucratique avec représentation populaire?) est immanent à la nature même des sociétés modernes¹. »

Ce texte date, on le sait, ou de 1842 ou, plus probablement, de 1843, à un moment où Marx n'avait pas encore entrepris ses études d'économie politique; il s'accorde mieux, selon Kostas (et je suis d'accord avec lui), avec le marxisme de la maturité ou, plus précisément, contient les germes de la doctrine fondamentale, ultime, de Marx.

Que les écrits de jeunesse constituent un dialogue ininterrompu avec Hegel, tous les historiens le savent. La question est de savoir en quelle mesure Marx est le contraire ou la suite de Hegel. Selon les textes et selon les objets du dialogue, Kostas pencha d'un côté ou de l'autre. Dans le Manuscrit économique-philosophique, Marx écrit que Hegel se met au point de vue de l'économie politique. Hegel, en effet, mit en lumière avec une admirable clairvoyance les contradictions de la société bourgeoise. « Fondée sur le travail, celle-ci permet au travail humain d'atteindre à la perfection. En contrepartie, l'ouvrier ne participe pas à l'enrichissement de la collectivité. Le prolétariat, masse tombée au-dessous du minimum de subsistance considéré comme régulier et

1. J'emprunte ces lignes à la préface écrite par Kostas à la *Critique de l'État hégélien*, Paris, 10/18, 1977.

nécessaire pour un membre de la société, sort inexorablement de la société civile livrée à elle-même. Divisée par la division du travail et l'opposition des classes, la société civile est incapable de constituer une authentique communauté, elle est plutôt la "perte de la communauté" (Verlust der Sittlichkeit)¹. » L'auteur du Capital prolongea la pensée de Hegel bien plus que ne le fit l'auteur du Manuscrit économique-philosophique.

« La démarche de Marx se situe aux antipodes de Hegel », écrit Kostas ailleurs. Mais il commente, dans ce passage, la philosophie feuerbachienne de Marx, en 1844, alors qu'il n'a pas encore trouvé les idées directrices de son interprétation de l'histoire. À ce moment, selon Marx, ce n'est pas la négativité qui se manifeste dans le besoin et le travail qui y fait face (comme le pensait Hegel), mais la participation à la positivité première et sans fissure de la nature. « Campé sur cette terre boule solide et bien tonde », « aspirant et expirant toutes les forces de la nature, solidaire de tous les autres êtres par l'universalité de ses besoins, tel apparaît l'homme dans les premières méditations de Marx ».

Ce texte de 1844, le Manuscrit économique-philosophique, Kostas le met au compte du culte de Feuerbach que Marx lui-même renia et jugea après coup presque risible. « La première dialectique de Marx est une pure métaphysique de la technique, formulée sans équivoque dans cette proposition : " La fameuse unité de l'homme et de la nature a de tout temps existé dans l'industrie et existé sous une forme différente à chaque époque; suivant le développement plus ou moins grand de l'industrie. " » Les textes que le Père Fessard aimait à citer, l'équivalence du naturalisme achevé et de l'humanisme achevé, la fin de la lutte entre l'homme et la nature, la réconciliation de l'essence et de l'existence, du sujet et de l'objet, Kostas les explique par le culte transitoire de Feuerbach et par un culte durable du rôle démiurgique de l'industrie. « L'industrie est la relation historique de la nature à l'homme... le communisme sera la réalisation complète de l'humanisme de la nature. »

Une fois le culte de Feuerbach disparu, Marx affirme avec la même force l'historicité de la nature, en particulier dans les

1. Cf. la préface de Kostas à la *Critique de l'État hégélien*, op. cit.

fameuses thèses de 1845. « Même les objets de la " certitude sensible " la plus simple lui sont donnés uniquement par l'évolution sociale, l'industrie et les relations sociales. » Avant d'être « une explication économique » de l'histoire de l'humanité, le marxisme se présente comme une conception historique de la matière qui étend la souveraineté des forces productives à la nature tout entière. À cet égard, le jeune Marx apparaît à Kostas un antibégélien résolu : pour Hegel, l'Idée est le démiurge de la réalité, pour Marx la réalité est le produit des « forces productives ».

La critique, selon les jeunes hégéliens du Doktorklub, commence par la critique de la religion qui demeure, Marx dixit, le fondement, l'origine, l'inspiration de toute critique. La projection de l'homme dans l'au-delà s'explique par les conditions socio-historiques. C'est parce qu'il ne se réalise pas ici-bas que l'homme se perd dans l'au-delà. Mais Marx étend la critique feuerbachienne de la religion à toutes les expressions de la vie sociale. L'aliénation religieuse ne s'opère que dans le domaine de la conscience, l'aliénation économique est celle de la vie réelle. En supprimant l'aliénation économique, on supprimera en même temps les autres formes d'aliénation. Seule l'aliénation constitue une étape nécessaire de la réalisation humaine, un enrichissement de l'être humain dans la mesure où elle aura été la condition nécessaire du développement des forces productives.

En un sens, Marx reprend à son compte, au-delà de Feuerbach, « la conception hégélienne de l'histoire comme aliénation et retour à soi de l'Esprit mais pour montrer que dans l'État, la religion, la philosophie, l'art, etc., l'homme mène une existence étrangère à son essence, extérieure à sa vraie vie ». Mais quelle est cette vie à laquelle il atteindra quand il aura surmonté toutes les aliénations? Cette vraie vie se réduira à la pratique, à l'organisation du travail, essence de l'homme. « La réconciliation que Hegel aurait voulu présenter comme le résultat de l'histoire de la philosophie exprime chez Marx l'identité bien mystique qui unira dans un nouveau corps glorieux producteurs, consommateurs et produits manufacturés. » La critique des aliénations, politique, art, philosophie, devient nihilisme; elle ne laisse subsister que les forces productives et l'organisation de ces forces.

Si l'on veut mesurer l'écart entre le jeune Marx et Marx adulte,

il suffit d'opposer deux sortes de textes : dans le Manuscrit, il définit l'aliénation économique par le fait que le travail au lieu d'exprimer l'essence humaine est dégradé en simple moyen pour vivre; dans une note fameuse du Capital, il affirme que le travail est et demeure le domaine de la nécessité et que la liberté commence en dehors du travail. D'où la conclusion, tant de fois citée : il faut réduire la durée du travail.

Ces remarques ne rendent pas pleine justice à Kostas et à l'ensemble des articles d'où se dégage une interprétation des rapports entre Hegel et Marx. Elles devraient mettre en garde les lecteurs contre une lecture rapide de textes faussement faciles qui apportent une contribution majeure sur une question majeure de la marxologie : la dévaluation du Manuscrit économique-philosophique, simple brouillon qui ne contient pas une profonde philosophie; la disparition rapide du verbiage feuerbachien du naturalisme achevé et de l'humanisme achevé; la transfiguration de la technique, démiurge de l'histoire humaine; une anthropologie monophysite, l'homme réduit à sa pratique; le glissement de la critique de la religion à une critique nihiliste de toute la vie spirituelle. Que reste-t-il de cette inspiration dans le marxisme scientifique? Kostas suggéra, ici ou là, une réponse. J'hésite à en présenter une, en me réclamant de lui.

*

Les articles du deuxième groupe n'appellent pas de commentaires marginaux ni d'élucidation par un commentateur. Je voudrais attirer l'attention du lecteur sur la méthode de Kostas dans l'exposé et à la discussion des thèses centrales du matérialisme historique.

La méthode de Kostas est historique au double sens du mot. Il cite les textes de Marx et d'Engels, il les critique en les confrontant à la réalité historique. Soit, par exemple, la thèse du surtravail et de l'exploitation. « Le Capital n'a point inventé le surtravail. Partout où une partie de la société possède le monopole des moyens de production, le travailleur, libre ou non, est forcé d'ajouter au temps de travail nécessaire à son propre entretien un surplus destiné à produire la subsistance du possesseur des moyens de

production, qu'il soit kalos k'agathos athénien, théocrate étrusque, civis romanus, baron normand, maître d'esclaves américain, boyard valaque, seigneur foncier ou capitaliste moderne. » De même, Marx écrit : « *Le conquérant vit du tribut, le fonctionnaire des impôts, le propriétaire foncier de la rente, ou bien le moine d'aumônes et le lévite de la dîme : tous reçoivent un quantum de la production sociale qui est déterminé par d'autres lois que celles qui déterminent la part des travailleurs directs, esclaves, serfs ou ouvriers salariés.* » Kostas fait remarquer, de manière pertinente, le caractère extra-économique de la plupart des classes ou des couches dirigeantes qui sont énumérées. Or, Marx voulait nier l'indépendance et la spécificité de l'ordre idéologique comme de l'ordre politique. D'où les analyses historiques par lesquelles Kostas réfute pour ainsi dire le « monisme économique » que Marx affirma dans l'abstrait et oublia le plus souvent quand il se colletta avec la réalité.

Par exemple, à propos de la féodalité, Marx écrit dans *L'Idéologie allemande* que « *l'origine de la féodalité se trouve dans l'organisation interne de l'armée conquérante telle qu'elle s'est développée pendant la conquête même* ». Il ajoute que cette organisation, à l'origine exclusivement militaire, ne se transforma en véritable féodalité (c'est-à-dire en véritable classe dominante) que « *sous l'influence des forces productives trouvées dans le pays conquis* ». Selon cette analyse, la conquête militaire à l'origine de la féodalité détermina le recrutement de la classe dominante, même si, en une deuxième phase, les forces productives influèrent sur l'organisation sociale.

Avec moins de bonheur, Marx s'efforça d'expliquer le régime des castes par la division du travail. « *Lorsque la forme grossière de la division du travail chez les Hindous et les Égyptiens engendre le système des castes dans l'État et la religion de ces peuples, l'historien croit que c'est le système des castes qui a produit cette forme sociale grossière.* » Kostas commente : c'est ce qui est manifestement vrai qui apparaît à Marx le comble de l'absurdité.

La thèse attribuée couramment au marxisme classique ou orthodoxe — celle qui nie l'autonomie et l'efficacité du pouvoir politique —, Kostas la pourchasse infatigablement. Non que Marx lui reste fidèle dans ses travaux historiques, elle n'en subsiste pas

moins bien souvent dans les textes de Marx et surtout elle rend inintelligible le fait patent des despotismes. « Marx a été victime d'un perspectivisme historique; ce qui l'a empêché de développer jusqu'au bout sa dialectique de l'autonomisation de l'État et de sa transformation en " maître " de l'économie et de la société, c'est à la fois sa conception générale de l'histoire et sa conception " manchestérienne " de la séparation de l'État et de l'économie. » Il voyait, autour de lui, en Angleterre, une société civile qui se développe d'elle-même, devenue foyer de l'histoire, presque indifférente à ce qui se passe dans les rouages de la politique; à l'autre extrémité, la bourgeoisie absorbe en elle toutes les classes possédantes qu'elle a trouvées à son établissement, elle a absorbé d'abord les branches de travail appartenant directement à l'État, ensuite les classes plus ou moins idéologiques. En fait, le pouvoir politique, étatique, ne s'effaçait pas, pas plus que la bourgeoisie ne se transformait en classe dirigeante, monopoliste. Le pluralisme des pouvoirs, à un degré ou à un autre, caractérise tous les régimes, même despotiques. Il appartient à un parti, qui se réclamait de Marx et qui croyait combattre un ennemi de classe unique, d'édifier un État totalitaire dans lequel la concentration de tous les pouvoirs entre les mains d'une petite minorité atteint à une perfection jamais connue dans le passé.

*

La théorie de la lutte de classes n'appartient pas en propre à Marx (qui le reconnut lui-même); il l'emprunta aux historiens français, aux premiers socialistes, les saint-simoniens, Sismondi. Mais Marx revendiqua pour lui-même certaines idées, en particulier celle du lien entre le mode de production et la lutte de classes, la disparition de la lutte de classes avec la dernière classe exploitée, le prolétariat.

Le rôle du prolétariat se combine avec la dynamique des forces de production. L'histoire passe nécessairement par la révolte de la classe exploitée qui doit chaque fois s'approprier les forces productives créées par l'ancien régime pour conduire la société à un mode de production et d'organisation « nouveau et supérieur ». Le commencement de chaque nouvelle « époque de la formation éco-

nomique de la société » sera donc marqué par l'avènement révolutionnaire de la classe exploitée de la période précédente.

Il n'est pas difficile à Kostas de montrer que les classes exploitées, que le Manifeste communiste énumère, n'ont pas assumé la tâche prométhéenne de promouvoir la formation d'un nouveau mode de production. « Hommes libres et esclaves. » Ce n'est pas la révolte des esclaves qui, à Rome, a provoqué l'effondrement de l'Empire. « Barons et serfs » : les révoltes des paysans n'ont pas manqué; aucune d'elles n'a réussi. « Maîtres de corporations et compagnons » : ce ne sont pas les compagnons qui ont abattu les corporations.

Kostas, à partir de ces remarques obvies, entreprend une réfutation de la théorie selon laquelle la division du travail serait la cause exclusive de l'antagonisme de classes. Il n'existe pas une origine unique de la classe dominante. Ce n'est pas exclusivement par le pouvoir économique que des hommes ont le moyen de commander à d'autres hommes. Les sociétés contiennent, en dehors des classes en antagonisme direct, des classes, telles que les paysans ou les artisans, qui échappent au schéma dualiste. « Le type de société unitaire et d'économie intégrée est plutôt rare dans l'histoire des sociétés économiquement et politiquement évoluées. Le plus souvent, nous avons affaire à des ensembles économiques fragmentés en plusieurs secteurs, à plusieurs classes dominantes ou indépendantes coexistant au sein de la même société. » Et Kostas illustre et confirme ses critiques par les analyses de l'économie romaine et de la société féodale. Ce qui lui importe, c'est la réfutation de deux ou trois dogmes marxistes : tout pouvoir vient du pouvoir économique; la crise des modes de production vient de la paralysie du développement des forces productives; l'aggravation de la lutte des classes résulte de cette paralysie; la révolte des opprimés rendra l'impulsion aux forces productives.

Comme bien souvent, Marx projetait sur le passé l'interprétation qu'il esquissait du monde dans lequel il vivait et de l'avenir qu'il pressentait. « C'est en pensant à la révolution socialiste de l'avenir qu'il a cru associer au rôle de " force motrice " de l'histoire le facteur " objectif " du mûrissement économique et le facteur " subjectif " de la lutte de classes. Inapplicable au passé, ce schéma a été plus encore démenti par l'avenir qui devait le légitimer : le développement effectif de l'histoire n'a pas tardé à dissocier les facteurs " objectifs " et " subjectifs " dont Marx a si précipitamment anticipé la conjonction. » Ni les esclaves, ni les plébéiens, ni les compagnons, ni les serfs, le mauvais côté des modes de production

du passé, n'ont accompli la révolution à la suite du mûrissement des forces productives. Pas davantage le prolétariat n'a mené à bien la mission historique que Marx lui attribuait; ou, plutôt, le marxisme prêtait à deux interprétations, l'une qui mettait l'accent sur les forces de production et leur développement; la social-démocratie, réformiste, comptait sur le « facteur objectif » pour confirmer le prophétisme révolutionnaire; l'autre mettait l'accent sur le facteur subjectif, à savoir le prolétariat, mais « les révolutions qui se réclament du marxisme ont toutes abouti à la création d'États tout-puissants et de systèmes économiques dont la fonction a consisté principalement à accomplir les tâches d'accumulation primitive que le capitalisme avait déjà réalisées au moyen de la même exploitation forcenée du travail ».

La discussion de la théorie des classes, à la lumière de l'expérience historique, conduit à la troisième catégorie d'articles, ceux qui traitent du parti totalitaire et de l'accumulation primitive en Union soviétique. La question qui tourmente Kostas n'est pas la nature du parti totalitaire. Il le comprend, il le décrit, il l'interprète. Ce qui le trouble, c'est la responsabilité ou la part de responsabilité de Marx dans le parti totalitaire. Kostas cite opportunément un passage d'Humain, trop humain. « Ce socialisme veut réaliser un État absolu tel qu'il n'en a jamais existé de pareil; et comme il n'a plus le moindre droit de compter sur la vieille piété religieuse envers l'État, qu'au contraire il doit, bon gré mal gré, travailler constamment à la suppression — puisqu'en effet il travaille à la suppression de tous les États existants — il ne peut avoir d'espoir d'une existence future que pour de courtes périodes, ici et là, grâce au plus extrême terrorisme. C'est pourquoi il se prépare silencieusement à la domination par la terreur. »

Marx ne concevait certes pas sous le socialisme un régime terroriste. Dans sa polémique contre Bakounine, il accuse son rival d'imposer une « doctrine officielle orthodoxe » mais ses adversaires lui retournaient la politesse et reprochaient au doctrinaire du socialisme scientifique de s'instaurer en « professeur du prolétariat ».

Marx, personnellement, fut étranger à l'esprit de parti. Homme du XIX^e siècle, il s'est efforcé, dans ses écrits théoriques, de se conduire en pur savant. Il vante en Ricardo l'honnêteté scientifique. Dans la I^{re} Internationale, il se met au-dessus des sectes et des factions; du moins affirme-t-il son intention de ne pas se confondre avec l'une d'entre elles. Kostas démontre, preuves à l'appui, que

Marx et Engels concevaient l'organisation ouvrière ou le parti prolétarien aux antipodes du bolchevisme.

« Pour assurer le triomphe de la révolution, il faut l'unité de la pensée et de l'action. Les Internationaux cherchent à créer cette unité par la propagande, la discussion et l'organisation publique du prolétariat. Bakounine ne demande qu'une organisation secrète d'une centaine de personnes, les représentants privilégiés de l'Idée révolutionnaire qui s'érigent eux-mêmes en état-major révolutionnaire... L'unité de pensée et d'action ne signifie rien d'autre qu'orthodoxie et obéissance aveugle. Perinde ac cadaver. Nous sommes en pleine compagnie de Jésus. » C'est au parti rêvé par Bakounine que ressemble le parti léniniste.

C'est à partir de là que Kostas pense non plus contre Marx mais contre Lénine, et plus encore contre ses successeurs. Il multiplie les citations de Trotski, de Martov ou de Rosa Luxemburg, hostiles à la conception léniniste du parti. Trotski, avec un étonnant optimisme, écrivit contre Lénine : « Il est trop clair qu'un prolétariat capable d'exercer sa dictature sur la société ne tolérera pas un pouvoir dictatorial sur lui-même... On ne pourra pas résoudre ces problèmes en plaçant au-dessus du prolétariat une petite équipe d'hommes triés sur le volet ou sur une seule personne investie du pouvoir de liquider et de limoger... » Et Plekhanov, plus pessimiste, en 1905, prévoyait que « tout tournera autour d'un seul homme qui, ex providentia, réunira en lui tous les pouvoirs ».

Les articles intitulés « Classe et parti » et « La prolétarianisation des paysans » n'ont pas pour but de raconter l'action du parti totalitaire au pouvoir. Pas davantage Kostas ne veut renouveler l'histoire de la collectivisation agraire bien que, par statistiques et citations, il en restitue la logique et la cruauté. Il suit l'influence des idées sur le cours des événements ou plutôt les conceptions des dirigeants marxistes à l'œuvre dans le bouleversement de la société. Il fait ressortir l'ironie de l'histoire. En 1921, Lénine et Boukharine doutaient que les vrais prolétaires fussent encore dans les usines. « Et aujourd'hui, les conditions économiques et sociales sont-elles, chez nous, de nature à pousser de vrais prolétaires dans les fabriques et les usines? Non, c'est faux. C'est juste d'après Marx. Mais Marx ne parlait pas de la Russie; il parlait du capitalisme dans son ensemble, à dater du XV^e siècle. Ça a été vrai pendant six cents ans. Mais c'est faux pour la Russie d'aujourd'hui. Bien souvent, ceux qui viennent à l'usine ne sont pas des prolétaires, mais toutes sortes d'éléments de rencontre. »

KOSTAS PAPAIOANNOU

De Marx et du marxisme

Du génie effervescent de Kostas Papaioannou, mort à cinquante-six ans, en 1981, les historiens qui feront un jour l'histoire intellectuelle des années soixante retiendront en priorité, avant les beaux travaux sur la philosophie et l'art grec, sur la peinture byzantine, sur Hegel, sur Baudelaire et la modernité, la grande série d'essais régulièrement publiés pendant dix ans dans *Le Contrat social*, la revue de Boris Souvarine, et qui ont fait de lui l'un des savants les plus avertis de Marx et du marxisme et l'un des philosophes de premier plan engagés dans la critique du phénomène totalitaire.

C'est cette série qu'en cette année du centenaire de la mort de Marx on trouvera ici réunie, précédée d'une importante présentation de Raymond Aron, et classée dans un ordre qui lui donne toute son actualité. Un premier groupe concerne le Marx philosophe des célèbres écrits de jeunesse. Un second porte sur les classes et la lutte des classes, cœur de la sociologie de Marx, qui constitue, aux yeux de l'auteur, la part centrale de son œuvre. L'histoire et la logique conduisent ensuite aux relations entre classe et parti, à la formation du parti totalitaire et au marxisme-léninisme au pouvoir. Les articles sur la politique étrangère, qui tournent autour de la russophobie de Marx et de l'expansion planétaire du capitalisme, apportent une sorte de conclusion.

Le Marx qui se dégage de ces études ne se laisse pas enfermer dans une formule ou un slogan — et c'est là leur vertu. Sous leur apparence scientifique, elles sont inspirées, comme le souligne Raymond Aron, par la conscience angoissée de notre époque et l'inlassable dénonciation de la transfiguration de Prométhée en dieu protecteur de la société du mensonge, «transfiguration dont Marx ne fut ni tout à fait innocent ni le seul responsable.» C'est cette tension qui donne aujourd'hui encore tout son à-propos à cette vie de travail : la confrontation savante et passionnelle au «noir gaillard de Trèves», comme l'appelait Engels, de celui dont Octavio Paz, dans le poème qu'il lui a consacré, célébrait «la conversation de grand fleuve et le rire de réconciliation».

nrf



83-V A 25536

ISBN 2-07-025536-0

Extrait de la publication

130 FF tc